

C'est la liberté qui lui confère, si obscur soit-il, un droit de *veto* contre toutes les audaces, et lui laisse, jusque dans sa défaite, la ressource d'élever une protestation qui trouve toujours écho quand les nations n'ont pas abdiqué tout à fait.

Certes, elle est précieuse la liberté ainsi comprise ; nous ne sommes pas étonné des combats qui se sont livrés dans les siècles autour d'elle et pour elle. Elle est le champ clos où la tyrannie et l'honneur humain se rencontrent et croisent leurs fers. La tyrannie en veut à la dignité des peuples ; l'honneur la défend en arborant l'étendard de la liberté, qui devient le point de ralliement des grandes âmes et le linceul des martyrs qui aiment mieux mourir que de vivre sans elle.

Mais la liberté n'est pas toujours si belle. Le même mot contient un autre sens et correspond à un autre sentiment du cœur humain. Le mal naît avec nous ; ceux qui le nient ne se connaissent pas. Pourtant ils n'auraient qu'à mettre la main sur leur poitrine pour se convaincre qu'ils portent dans leur être la révolution. Ce sont ces germes funestes qui, en se développant, ébranlent le monde et épouvantent les générations qui y assistent. "Il y a l'amour de soi, a dit saint Augustin, poussé jusqu'à la haine de Dieu."* On peut ajouter après l'illustre docteur : Il y a l'amour de soi poussé jusqu'à la haine de l'ordre qui exprime Dieu, jusqu'à la haine de la loi qui fait l'ordre, jusqu'à la haine de l'autorité qui fait la loi. Cet amour contre nature a l'orgueil pour racine, la désolation pour but, l'émeute pour moyen. Or, le conspirateur imite le citoyen magnanime : il réclame la liberté. Ce mot magique était à la même heure sur les lèvres de Mirabeau et dans la bouche de Marat.

Pendant la fausse liberté se distingue de la liberté véritable par ses œuvres. La fausse liberté est antisociale : elle ne conserve rien et elle détruit tout. C'est pour cela qu'aux époques troublées elle met de côté les majorités. Celui qui la proclame n'a pas besoin d'être un homme de génie ; peut être même que le génie est un obstacle à certaines heures et dans certains milieux. Il semble que les masses égarées aient un goût particulier pour un chef vulgaire, comme si elles se retrouvaient en lui : on peut citer mille exemples à l'appui de cette proposition. Le succès s'explique par ce fait, que le chef de cette qualité ne puise pas sa force en lui, mais dans les passions violentes de ceux qu'il mène ; il les a devinées, et il ose les exploiter. C'est un triste rôle que le sien ; pourtant il s'en console, parce qu'il renverse ce qui s'opposait au triomphe de ses basses convoitises. Jaloux des supériorités, il les supprime : avide de vengeance, il les assouvit ; il déchire la loi ; il proscriit les bons citoyens et il ouvre les bagnes ; il a entassé des ruines, mais il règne... Debout sur ce trône lugubre, il entonne l'hymne de la liberté, et, comme Satan vainqueur de l'ordre divin, il s'arrête satisfait, jusqu'à ce que le fouet de la justice le chasse et le pousse dans son antre, d'où il n'aurait jamais dû sortir.

(*) Cité de Dieu.